

# 34 rue de la Citadelle



Par Đỗ Trịnh Kỳ JJR 64

- Tu viens papa? Maman ! Qu'est qu'il fait papa, qu'est-ce qu'il regarde?
- Laisse-le tranquille, je te raconterai.

Ce matin nous nous sommes réveillés, ma femme et les deux garçons, très tôt, c'est notre première journée à Hanoi. Plus de trente ans après, je reviens dans ma ville natale. Après une promenade sur les bords du mythique lac Hoan Kiêm de Hanoi, nous avons poussé jusqu'à l'autre lac, un peu plus en dehors du centre-ville: le lac de l'Ouest, magnifique plan d'eau. Fébrile, j'avais hâte d'être ici, au cœur de la cité, dans la rue de la Citadelle (đường Thành). A présent, adossé à un arbre au bord du trottoir opposé, pratiquement en face du n° 34, là où j'ai vécu toute ma petite enfance, jusqu'à l'âge de huit, neuf ans, je scrute avec avidité l'endroit. Je suis planté là, me sentant bizarre, le cœur gonflé, submergé par l'émotion, une émotion presque jubilatoire. Et, comble de bonheur, il fait un temps magnifique. Les souvenirs m'assaillent. Tout ne me revient pas mais nombre de choses se dessinent clairement dans ma tête.

A droite de la maison en sortant, à quelques portes de là, il y avait une bijouterie: « Au Lion d'or » que mes sœurs s'amusaient à appeler « Au Lit on dort ». Plus loin, un marchand de la traditionnelle soupe *phở*, plus loin encore à l'angle de la rue c'était un magasin de pompes funèbres. Des cercueils et des couronnes métalliques tressées enfilées de petites perles aux couleurs ternes y étaient exposés. Le propriétaire, un homme jovial, avait l'habitude de dresser, au milieu de son magasin, un énorme autel chargé d'offrandes



et de baguettes d'encens lors de la fête annuelle « des âmes errantes ». A la fin de la cérémonie il brûlait devant sa porte des vêtements en papier et de l'argent factice pour l'au-delà, puis distribuait des friandises et jetait des pièces de monnaie aux gamins qui étaient agglutinés pour le spectacle. Nos parents nous interdisaient formellement d'y toucher.

A gauche de la maison, il y avait une blanchisserie qui dégageait une odeur douceâtre, particulière. On y voyait souvent son propriétaire, vêtu d'un maillot de corps, transpirant, en train de repasser du linge avec des fers chauffés sur un feu de coke. Je n'aimais pas cet homme, c'était un méchant. Pour punir sa fille, plus grande que moi, il l'exhibait entièrement dévêtue, assise sur la selle arrière de la bicyclette qu'il tenait à la main. Il faisait des va-et-vient sur le trottoir. Elle, pleurant fort et lui, criant à la cantonade « bien fait pour elle, c'est une vilaine, une fille désobéissante ! »

Juste à côté de la blanchisserie, une maison de ville dont la clôture croulait sous des fleurs de

bougainvillée et d'antigone. Les fleurs du bougainvillée étaient orange, leurs pétales au toucher sec, craquaient comme du papier, d'où le nom de « fleur-papier » en vietnamien ; quant aux fleurs d'antigone elles étaient roses et leurs boutons en forme de cœur pétaient lorsqu'on les écrasait entre les doigts. Plus loin encore, à la fin de la rue était le marché Hàng Da .

La façade de notre maison, le n° 34, était minuscule, pourtant ma mère y logeait une vitrine dans laquelle elle exposait des robes, des shorts et des chemises: elle tenait un magasin de vêtements d'enfant. Derrière la vitrine, se trouvait une grande pièce avec, dans le fond, un escalier en bois, dont les marches étaient carrelées, et qui montait à l'étage. A côté de l'escalier, une porte donnait sur une cour intérieure. A droite de la cour un bassin haut, alimenté par un robinet d'eau mais aussi par une gouttière qui descendait du toit; à gauche le long du mur, mais tout en haut, un pigeonnier abritait deux couples de pigeons. Un hobby de ma mère. Enfin, dans le fond une autre ouverture donnait sur la cuisine.

Dans la maison outre mes parents, il y a ma grande sœur, elle prenait des cours de claquettes. Ma deuxième sœur, espiègle, elle avait une petite manie : lorsqu'elle se blessait et qu'elle saignait , elle s'allongeait carrément par terre pour entourer de ses mains la goutte de sang en pleurant: « je perds mon sang, je vais mourir, mon sang, mon sang... ». Un jour elle s'était fait mordre par un chien errant, c'était un drame. Notre père avait dû l'emmenner à plusieurs reprises à l'hôpital Yersin lui faire faire des piqûres dans la peau du ventre. Quant à mon petit frère, il était toujours dans les jupes de ma mère. Et puis il y avait Nam, un garçon de treize, quatorze ans qui habitait avec nous, sa mission était de veiller et de s'occuper de moi en dehors des heures d'école. Nam était comme un grand frère pour moi. Nous étions si bien ensemble, si proches. Il m'emmenait partout dans ses pérégrinations. Au cinéma, au marché pour regarder les étals. J'étais de tous ses jeux avec ses copains. On jouait de tout avec tout. Avec des cailloux, des noyaux de longane, des pièces de monnaies, des images découpées, une feuille, des fleurs...Quand je ne pouvais pas participer à un jeu il m'installait dans un coin et je regardais.

Il y avait un jeu qui me fascinait : la bataille de toupies. La toupie arrondie était taillée dans une pièce de bois avec une courte tige métallique bien plantée en son milieu et sur laquelle la toupie tournait à grande vitesse lorsqu'on la lançait avec une ficelle. Les garçons se répartissaient en deux équipes et les toupies des participants étaient regroupées dans un cercle dessiné sur le sol. Toutes, sauf celles des chefs d'équipe qui pouvaient lancer leur toupie. Le but du jeu était d'essayer de fracasser les toupies des adversaires lorsqu'on lançait la sienne. Dans le choc si une toupie sortait du cercle, son propriétaire pouvait à son tour l'utiliser. Si une toupie était mal lancée et ne tournait pas, morte, elle devait réintégrer le cercle pour subir les coups des autres toupies. Les parties étaient acharnées et Nam était d'une habilité diabolique.

Un après-midi, tout était calme et paisible dans la maison. Ma mère faisait de la couture, mon petit frère jouait à côté, par terre, avec des chutes de tissus, et moi j'étais en train d'essayer de construire un abri avec des cartons.

Ma mère leva les yeux:

- Pourquoi est-ce que tu joues tout seul ? Où est Nam ?

- Je ne sais pas. Il était là à l'instant!

On entendit alors à plusieurs reprises un frottement à l'étage.

- Je crois que Nam est là haut en train de balayer peut-être ? Va le chercher dit ma mère. Laissant ma construction un peu à regret, je bondis dans l'escalier:

- Nam, Nam.

En haut de l'escalier un petit palier donnait à droite sur un étroit corridor, et à gauche sur une

grande pièce. Celle-ci était dans une relative pénombre, les persiennes de la fenêtre qui donnait sur la rue étant à demi fermées.

- Nam, tu es là ?

Je vis quelqu'un de dos, face à la fenêtre, vêtu d'un lourd manteau qui traînait par terre, il avait des cheveux très longs qui lui descendaient jusque dans les reins. La personne se retourna et provoqua un frottement avec son vêtement qui balayait le sol et, horreur! Un homme âgé, l'air tout bonnement effrayant. Outre sa longue chevelure, il avait une barbe clairsemée qui tombait sur sa poitrine. Des larges manches du manteau sortaient deux bras décharnés et la main droite, aux ongles démesurés, tenait un bâton de bambou. J'étais figé, saisi, pris d'une peur indicible, le cœur palpitant. Je croisai son regard, ses yeux étaient rouge brillant: des braises. Subitement, l'homme ouvrit la bouche et propulsa vers moi une langue énorme, longue et épaisse. Je sursautai, épouvanté, fis un pas de côté pour détalier mais mes pieds se déroberent et je dégringolai jusqu'en bas de l'escalier en criant. En écho, ma mère hurla, vint vers moi en courant.

- Mon Dieu, que se passe-t-il, Nam! espèce de misérable, que se passe-t-il? Nam! descend!

Elle cria, elle jura. Elle me tâta partout et entreprit de m'essuyer. Je n'avais qu'une plaie du cuir chevelu qui saignait abondamment.

Là-dessus Nam rentrait du dehors et se précipita vers moi.

- Nam, misérable, il est tombé dans l'escalier, mais où étais-tu donc?

- J'étais dehors, que s'est-il passé?

Pendant que ma mère me mit un pansement, Je racontai, entre les reniflements, l'effrayante rencontre.

- Ah non, tais-toi, j'en ai assez de ces sornettes! Ta grande sœur m'a déjà rapporté cette histoire! s'énerma ma mère.

- Papa, viens, on y va !

La voix de mon deuxième fils me tire de mes pensées, du passé . Je me dis que je ne suis jamais revenu sur cette apparition jusqu'au jour où ma grande sœur l'avait évoquée, lorsque nous nous sommes revus aux Etats-Unis bien des années plus tard.

- Viens papa, on s'en va !

Nostalgique, attendri, j'enveloppe du regard la rue, qui, somme toute, n'a pas beaucoup changé, tout en me demandant si ce fantôme hante toujours le n° 34 de la rue de la Citadelle.